



HAL
open science

Le Tro-Breiz médiéval : un mirage historiographique ?

Jean-Christophe Cassard

► **To cite this version:**

Jean-Christophe Cassard. Le Tro-Breiz médiéval : un mirage historiographique ?. *Kreiz (Etudes sur la Bretagne et les Pays celtiques)*, 1997, 6, pp.Les hauts lieux du sacré en Bretagne. hal-00440668

HAL Id: hal-00440668

<https://hal.univ-brest.fr/hal-00440668v1>

Submitted on 11 Dec 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE TRO-BREIZ MÉDIÉVAL UN MIRAGE HISTORIOGRAPHIQUE ? *

Depuis les commencements du christianisme ou presque, la piété se fait volontiers pèlerine puisque, par une pente somme toute naturelle, les croyants désirent accéder aux lieux où vécut le Christ ou ses plus fameux disciples. La Bretagne armoricaine ne fait pas exception à la règle, elle qui peut s'enorgueillir d'avoir vu éclore et prospérer en son sein un original périple sur les pas de ses Sept-Saints fondateurs, ces sept évêques de langue celtique qui lui transmirent d'outre-Manche la nouvelle foi. Chaque Breton devait accomplir au moins une fois en sa vie le Tro-Breiz, à peine pour le négligent ou le récalcitrant de l'effectuer après sa mort en avançant de la longueur de son cercueil une fois seulement tous les sept ans...

Tombé en désuétude puis oublié après la fin du Moyen Âge dans des circonstances mal établies, ce pèlerinage n'en avait pas moins, dit-on, drainé des foules considérables aux siècles précédents : on évalue par dizaines de milliers le nombre de pieux marcheurs des deux sexes qui chaque année heurtaient de leurs solides bâtons les pierres de la route et accordaient leurs pas au rythme des cantiques repris à tue-tête... Prodigieux spectacle en effet que cette foule enthousiaste, bien digne de la foi de nos ancêtres ! que notre temps est en train de voir renaître après un intermède de plusieurs siècles d'abandon, durant lesquels la pratique elle-même était sortie de l'usage sans que son souvenir ne se soit jamais tout à fait effacé. Même fortement médiatisée et non dépourvue d'ambiguïtés, cette résurrection nous rappelle que parmi les hauts lieux du sacré en Bretagne ne figurent pas que des monuments animés une fois l'an de "pardons" petits et grands, ou des sites de dévotion plus intériorisée : la route peut générer un autre espace de sacralité, tout aussi réel par ses effets spirituels quoique immatériel dans son tropisme, dilaté aux dimensions de la province presque entière. C'est du moins ce que des générations d'historiens¹ ont écrit et répété l'une après l'autre en s'appuyant sur l'exemple du Tro-Breiz médiéval.

* Numéro 6 de *Kreiz, Les hauts lieux du sacré en Bretagne*, Brest, 1997, p. 93-119 – **avec ici des ajouts.**

¹ Et non des moindres ! François LEBRUN et Hervé MARTIN, « Le pèlerinage des Sept-Saints en Bretagne », *L'Histoire*, n° 25, juillet-août 1981, p. 58-66 (on remarquera cependant que cet article, très illustré de photographies "touristiques", est d'une longueur inhabituelle pour cette revue, à peine trois pages de texte sur le sujet, auxquelles s'ajoutent deux pages d'un encart "Dans les pas des pèlerins du Léon" sans rapport direct avec le titre). La récente, et par ailleurs remarquable, thèse de Georges PROVOST, *La fête et le sacré. Pardons et pèlerinages en Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1998, reprend p. 248-252 l'exposé traditionnel du Tro-Breiz en le situant dans le contexte pérégrin européen de la fin du Moyen Âge.

LA VULGATE COMMUNE SUR LE TRO-BREIZ

Les traits constitutifs de ce pèlerinage national paraissent suffisamment établis pour que chaque auteur les reprenne à son compte, à quelques minimes nuances près². La netteté du tableau d'ensemble en impose d'autant plus que, par contraste, ni ses origines ni sa fin ne sont vraiment assurées : immémorial au sens fort, le Tro-Breiz n'a d'histoire fondée sur des preuves écrites que pour bien peu de siècles médiévaux, pendant lesquels il émerge toutefois avec la limpidité des évidences acquises, trempé comme il l'est dans la sacralité bretonne la plus authentique puisque entée aux racines mêmes de cette terre de chrétienté exemplaire fichée en bout de monde.

Les foules pèlerines

Les plus anciens récits de pèlerins occidentaux comme tous les recueils de miracles enregistrés au terme de leurs voyages en font foi : très tôt des foules de chemineaux ont gagné des lieux saints que signalait l'éclat de leurs reliques. Dès le début du XI^e siècle, par exemple, Bernard, ancien écolâtre d'Angers, les rencontre agglutinés autour de la Sainte-Foy à Conques ; bientôt se lève, répondant à l'appel d'Urbain II, la multitude des chrétiens en marche, dans un grand jaillissement d'enthousiasme réparateur, vers Jérusalem et la Terre sainte. Si la croisade mêle, dans une construction inédite et osée, eschatologie et goût pour l'aventure armée, elle n'étouffe pas, loin de là, la vogue du pèlerinage originel, d'essence toute pacifique. L'émergence d'un lieu céleste neuf, intercalé entre Paradis et Enfer, ce Purgatoire³ où les âmes en peine expient leurs fautes et contre l'effrayante perspective duquel il devient possible de se prémunir en acquérant par avance des indulgences dans certains sanctuaires privilégiés, attiserait même plutôt cette course au sacré : l'Église reconnaît de longue date l'existence d'un *ordo peregrinorum* et encourage les pieux laïcs à l'intégrer le temps de leurs dévotions ambulatoires, quand elle n'impose pas le pèlerinage pénitentiel aux fauteurs de troubles ou aux pécheurs endurcis. L'arrachement temporaire à sa maison et à ses amis passe ainsi pour constituer le plus sûr gage de Salut aux yeux du croyant, rassuré qui plus est, dès lors qu'il s'est agrégé à la cohorte des "marcheurs de Dieu", de jouir d'un statut juridique spécialement protecteur comme de pouvoir compter sur le secours efficace des frères hospitaliers qui l'héber

² Le travail de référence le plus communément allégué demeure celui du journaliste Florian LE ROY, *Tro-Breiz. Le pèlerinage aux Sept-Saints de Bretagne*, Paris, 1950. Le guide érudit le plus sûr est J.-T. TREVEDY qui a donné plusieurs articles sur le sujet, synthétisés dans « Les Sept Saints de Bretagne et leur pèlerinage », *Bulletin archéologique de l'Association Bretonne*, Congrès de Rennes, 1897, p. 112-167.

geront sur la route s'il est pauvre, le soigneront s'il tombe malade et porteront sa dépouille en terre consacrée si jamais Dieu le rappelle à Lui avant terme.

Tout ceci est bien connu à présent par de multiples travaux⁴, et le pèlerinage aux Sept-Saints de Bretagne, s'il n'a pas vocation à concurrencer des destinations universelles comme Saint-Jacques de Galice, participe de cette commune appétence de Salut qui emporte au Moyen Âge les chrétiens d'Occident loin, bien loin au-delà des bornes étroites de leur univers familial. Quoi de plus naturel d'ailleurs pour ceux de Bretagne Armorique que d'aller saluer et implorer à leurs sièges les fondateurs des sept évêchés d'une Église de tradition et/ou de langue celte ? Par chance on dispose d'indices autorisant une approche numérique des foules adonnées au Tro-Breiz : dès 1874 l'abbé Luco⁵ signalait l'intérêt des données chiffrées figurant parmi les pièces d'un long procès ayant opposé les paroissiens de Saint-Patern au chapitre cathédral de Vannes dans les années 1400-1402. La situation était en effet particulière dans cette ville : le trésor de la cathédrale conservait l'essentiel des reliques de son père fondateur, mais l'église au titre de saint Patern se trouvait, par une bizarrerie de l'histoire, rejetée hors les murs de la cité. Durant les temps de pèlerinage, les chanoines avaient coutume d'y faire exposer leurs reliques, confiées en garde à un fermier, aux côtés de quelques reliques mineures, propriété, elles, de la paroisse suburbaine. Deux troncs attendaient donc les oblations des passants, l'un destiné au chapitre et à son fermier, l'autre à l'entretien de l'église Saint-Patern. Bientôt, vers 1380, un conflit se fit jour, qui empira et dégénéra entre les deux parties, ponctué de nombreux rebondissements, d'insultes et même de coups échangés, en dépit des jugements de l'official et des appels en Curie⁶.

La longue procédure que ces tumultes initièrent procure des estimations moyennes du casuel, avancées par les deux parties ; d'autre part, comme on connaît la somme minimale dont chaque pèlerin devait s'acquitter (un denier, voire une obole) s'il voulait gagner les indulgences promises à la fin du voyage, l'abbé Luco put estimer qu'environ trente à trente cinq mille pèlerins s'arrêtaient chaque année à Saint-Patern pour y faire leurs dévotions⁷, un chiffre a priori plausible puisque Trévédry a calculé à sa suite qu'il représentait environ un vingtième de la population bretonne concernée par le Tro-Breiz (à l'exclusion donc de celle des diocèses de

³ Jacques LE GOFF, *La naissance du Purgatoire*, Paris, 1981.

⁴ Notamment Pierre-André SIGAL, *Les marcheurs de Dieu*, Paris, 1974, avec une importante bibliographie.

⁵ Abbé LUCO, « Pèlerinage du Tro-Breiz », *Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan*, 1874, p. 27-31.

⁶ Jean de LA MARTINIÈRE, « Le Tro-Breiz à Vannes au XV^e siècle. Conflit entre le chapitre et les paroissiens de Saint-Patern », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, tome VI, 1925, p. 157-188.

⁷ Abbé LUCO, « Pèlerinage du Tro-Breiz », art. cit. Chanoine LE MENE, *Histoire du diocèse de Vannes*, tome I, Vannes, 1888, page 364.

Nantes et de Rennes), ou le treizième des adultes valides⁸. En clair, chaque Breton d'alors peut effectuer le pèlerinage au moins une fois durant sa vie. Ces chiffres ont pu être discutés par certains érudits qui les trouvent un peu trop élevés car il n'y avait pas que des pauvres dans la foule des visiteurs, et les plus aisés donnaient certainement plus que le minimum requis ; ils ne se trouvent toutefois pas remis en question sur le fond, seule la fourchette d'approximation varie, mais en ces temps pré-statistiques de telles incertitudes de calcul ne sauraient trop choquer l'historien...

Un pèlerinage bien rodé

Les modalités concrètes présidant à l'organisation du périple nous échappent : la disparition complète du fonds des officialités de la province ne permet pas en particulier de savoir dans quelle mesure ni avec quelle fréquence ces tribunaux d'Église infligeaient en pénitence la réalisation d'un Tro-Breiz aux coupables de leur ressort. De même, quoique les dépositions enregistrées à l'occasion du conflit de Saint-Patern montrent que les pèlerins se déplaçaient par groupes d'importances inégales, la constitution première de ces équipes demeure mystérieuse. Dans un pays d'aussi forte identité paroissiale que la Bretagne, on peut supposer que nombre de départs se faisaient sous la gouverne du recteur ou d'un vicaire vigoureux, mieux capable peut-être d'accompagner ses ouailles, mais rien ne permet de l'affirmer avec certitude.

En fait les pèlerins ne deviennent pleinement visibles qu'aux lieux de passage obligés. Là ils se présentaient selon un rituel bien ordonné et dans un espace de temps limité puisque le Tro-Breiz n'a pas cours sur l'année entière : il ne peut s'entreprendre qu'aux environs des quatre fêtes liturgiques majeures, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Michel du 29 septembre et Noël, et il doit alors s'inscrire dans un délai assez serré, appelé "temporal", débutant quinze jours avant et finissant quinze jours après la solennité retenue. Soit un maximum de trente jours⁹ durant lesquels les reliques sont exposées à la vénération des fidèles. Pour des raisons pratiques liées aux pulsations de la vie agricole, c'est le "temporal" de la Saint-Michel qui paraît avoir été le plus fréquemment retenu puisqu'il prend place juste après la moisson et la fin du gros des travaux des champs : les témoins de Saint-Patern estiment à quarante livres le

⁸ J.-T. TREVEDY, « Les Sept Saints... », art. cit., p. 139-140.

⁹ Seul l'abbé PEYRON, on ne sait au juste pourquoi, tenait pour un Tro-Breiz réalisé en deux mois dans son article sur « Pèlerinages, troménies, processions votives au diocèse de Quimper », *Bulletin archéologique de l'Association Bretonne*, 1912, page 275. Charles MENDES, *Au sujet du Tro-Breiz pèlerinage médiéval des Sept Saints bretons*, Barbery, 1991, le rejoint puisque cet auteur a des capacités de marche des gens du Moyen Âge une idée assez pessimiste (ses étapes journalières font en moyenne une quinzaine de kilomètres en Haute-Bretagne) et tient compte de leurs haltes de recueillement, au moins une journée pleine à chacune des églises majeures visitées.

revenu commun du tronc pour ce seul "temporal", sur un produit annuel d'environ cent livres. Dès 1425 un acte du *Cartulaire de Quimper*¹⁰ nous fait toutefois connaître que le produit du tronc qu'on se propose d'établir pour l'œuvre de la cathédrale reviendra aux chanoines exclusivement durant les deux "temporaux" subsistants : indéniable signe précoce de déclin, cette délibération ne précise pas cependant autour de quelles fêtes se plaçaient ces deux temps forts, mais il est vraisemblable qu'avaient alors disparu ceux de Noël et de Pâques.

Une dernière inconnue subsiste quant à la police même du pèlerinage : protégés par leur état de pauvres volontaires, les marcheurs ont des droits intrinsèques, mais ils ont aussi des devoirs envers les populations rencontrées sur leur route et les monuments visités. On ne sait qui se chargeait de rappeler à l'ordre les impudents ou d'apaiser d'éventuels conflits surgis ici ou là : la méfiance ne paraît pas toutefois s'être insinuée dans les relations habituelles avec les gens des contrées traversées car le risque d'avoir affaire à des malandrins déguisés en pèlerins apparaît faible sur cet itinéraire assez court, et même durant la guerre de Succession le flot des dévots ne s'interrompt pas alors qu'ils devaient nécessairement passer d'une domination à l'autre (l'église Saint-Patern est même un temps transformée en point d'appui fortifié par les Anglais de Vannes). Pèlerinage strictement régional, le Tro-Breiz n'appelle pas en conséquence de mesures de sécurité particulières ni ne suscite la suspicion car tout un chacun l'a accompli ou l'accomplira quelque jour. En cela il se différencie doublement de ses homologues plus célèbres mais moins bien tenus et jugés plus dangereux, dotés parfois d'une réputation déplorable parce que fréquentés par des étrangers difficiles à contrôler ou des escrocs sans vergogne, dont les tristement célèbres Coquillards fournissent au XV^e siècle en Bourgogne et dans le nord de la France une bonne illustration des turpitudes possibles.

Les chemins du Tro-Breiz

Une seule certitude en ce domaine : pour être valable et rapporter les grâces escomptées, le tour de Bretagne doit pour qui l'entreprend consister à relier à pied les sept villes saintes dans un esprit d'humilité dévotionnelle. Pour le reste, il n'existe aucun impératif catégorique : le pèlerin peut joindre le chemin du Tro-Breiz là où il l'entend, et entreprendre sa marche dans l'un ou l'autre sens à partir de cette jonction. Liberté et responsabilité devant sa conscience seule ! Le but s'avère atteint lorsque le marcheur retrouve son point de départ après un mois de cheminement recueilli.

¹⁰ Abbé PEYRON, « Cartulaire de Quimper », *Bulletin diocésain d'histoire et d'architecture*, 1908, page 151.

Cette souplesse est pour partie responsable de la difficulté qu'il y a à restituer dans son détail et sans trop d'arbitraire le tracé de cette boucle sacrale. Avec le temps les chemins se sont presque effacés des mémoires : dom Lobineau apprend encore à l'aube du XVIII^e siècle qu'il avait existé jadis « un chemin tout au travers de la Bretagne, fait exprès, que l'on appeloit pour ce sujet le chemin des Sept Saints, dont on voit encore des restes au Prieuré de saint George près Dinan¹¹ », mais il s'égare quand il rapporte que cette voie fut percée tout exprès. En réalité, et l'unanimité des érudits se fait sur ce point, l'essentiel du voyage emprunte les antiques voies romaines de la péninsule, que le Moyen Âge utilisait toujours à défaut de les entretenir assez. Le profil d'ensemble est donc bien connu depuis la carte qu'en a procuré Florian Le Roy, les discussions ne portant que sur l'ordonnement de segments limités en Haute-Bretagne¹² : d'ailleurs les routes médiévales en général ne se présentaient-elles pas, plutôt que rectilignes, comme un réseau de chemins offrant une sorte de faisceau d'itinéraires grossièrement parallèles, utilisés au gré des opportunités ou des saisons ? Dans sa configuration classique, le Tro-Breiz se développe sur 109 lieues de Bretagne, soit, à raison de 4,8 km par lieue de pays, entre 420 et 450 km (?) selon que le pèlerin coupait au plus court ou bien s'attardait à visiter des sanctuaires un peu éloignés. Sur un mois, et compte tenu des stations aux sept lieux sacrés, ce périple est tout à fait réalisable pour un marcheur moyen.

À défaut de véritables ponts, encore rares dans le duché, les gués ou les franchissements de rivières en barque concentrent inéluctablement les pèlerins, qui sont aussi attirés par ces sortes de relais routiers que leur ménagent maladreries et hospices : on n'a guère de mal à démontrer que les chemins du Tro-Breiz côtoient des lieux-dits évocateurs comme "la Madeleine" ou bien d'anciennes maisons des Templiers passées aux Hospitaliers. Des croix de carrefour, parfois des "*montjoies*" balisent l'itinéraire à suivre. Parfois même la toponymie locale recèle des souvenirs éclairants sur la route des Sept-Saints : chapelles ou fontaines placées sous leur invocation collective, mentions de "chemins ferrés", de "chemins verts", en breton "*hentou glaz*"... L'examen des cadastres anciens enrichirait l'histoire de pistes inédites¹³ car tous les toponymes ne sont pas aussi explicites que celui désignant la magnifique chapelle de Locmaria-

¹¹ Dom LOBINEAU, *Histoire de Bretagne*, tome I, page 538. Le savant Bénédictin revient sur ce « chemin pavé destiné tout exprès, appelé pour cela le chemin des Sept Saints, dont j'ai vu des vestiges aux environs de Dinan » dans la préface du même ouvrage. Son information dérive sans doute d'un acte de Charles de Blois, daté du 11 août 1346, par lequel le duc confirme la fondation de l'hôpital de Trédias, en Trémeur, par Geoffroy Le Voyer et sa femme : Michael JONES, *Recueil des actes de Charles de Blois et Jeanne de Penthièvre*, Rennes, 1996, n° 87, p. 97-98.

¹² Charles MENDES, *Au sujet du Tro-Breiz...*, *op. cit.* propose des critiques partielles de l'itinéraire du "Viage" d'après Florian Le Roy, puis avance des hypothèses nouvelles pour les segments de Saint-Brieuc à Dinan et de Dinan à Vannes aux pages 53-133.

an-Hent, en Saint-Yvi près Quimper, où abonderaient les reliques testimoniales du Tro-Breiz médiéval.

Des racines plongeant dans la nuit des temps chrétiens

Passé le premier moment de surprise éprouvé en constatant la mise à l'écart des évêchés de Nantes et de Rennes, la géographie du Tro-Breiz apparaît cohérente. Elle épouse en effet une antique zone culturelle, concédée aux Bretons à partir de la fin de l'Empire romain, dont Georges Provost vient de montrer la prégnance pour ce qui concerne les "assemblées" ou "pardons", et l'implantation des chapelles tréviales¹⁴. L'historien du haut Moyen Âge retrouve dans les contours dessinés par le grand pèlerinage la marque résiduelle des premiers temps de l'immigration bretonne, quand les nouveaux venus se répartissaient entre les royaumes de Domnonée (depuis la pointe Saint-Mathieu jusqu'à la baie du Mont-Saint-Michel), de Cornouaille et du Bro-Erec ou Vannetais. Si la langue bretonne n'est plus pratiquée au XIV^e siècle autour de Dol ou de Saint-Brieuc, son empreinte demeure bien lisible dans la plupart des noms de paroisses et dans de nombreux noms de villages, voire d'écart. Anciennement bretonnante ou toujours de Basse-Bretagne, cette vaste région présente donc des caractères de cohérence culturelle indubitables, que ne partagent pas avec elle les deux diocèses gallo de Nantes et de Rennes. Par son existence même, le Tro-Breiz a dû aussi conforter ces traits communs hérités du passé en assurant le brassage régulier des populations par delà une frontière linguistique qui, une fois de plus, se révèle poreuse et en fin de compte peu signifiante. En cela le pèlerinage médiéval s'affirme comme un facteur possible de cohésion nationale propice au projet politique des ducs Montforts pour la Bretagne : ses historiens le qualifient d'ailleurs de national sans hésiter.

Si la fonction sociale du Tro-Breiz n'est jamais explicitée autrement qu'en termes de Salut individuel par le biais du pèlerinage indulgentiaire, elle peut facilement se déduire de son économie générale. Il s'agit d'un rituel intégrateur au sein d'une société déjà bien différenciée : le temps de sa réalisation tombent, en effet, les barrières de classes puisque riches comme pauvres y participent (des testaments de nobles du XIII^e siècle procurent même les plus anciennes mentions de sa pratique), s'efface la différence des langues romane et celte, se reconstitue la communauté originelle des Bretons sous la houlette bienveillante des sept évê

¹³ Travail amorcé par Charles MENDES, *Au sujet du Tro-Breiz...*, *op. cit.*, p. 135-147 pour les "chemins verts" entre Hénanbihen et Dol.

¹⁴ Georges PROVOST, *La fête et le sacré...*, *op. cit.*, qui donne un bilan remarquable des pratiques dévotionnelles à l'aube des Temps modernes.

ques fondateurs, ces véritables pères d'une patrie dont ils furent les inlassables organisateurs sitôt que débarqués sur cette terre encore sans Dieu, véritables démiurges d'une nationalité en devenir. Dans le contact intime qu'il suppose avec leurs restes mortels, le Tro-Breiz abolit, l'espace d'un mois de réclusion intérieure dans l'*ordo* des pèlerins, les frontières ordinaires de la vie, il fait le pont avec le passé, les origines saintes d'un indéfectible peuple chrétien appelé à se ressourcer aux suaves saveurs de sa foi et de son sol. En pointillé perce sa vocation nationale géminée à l'espérance religieuse d'un peuple breton qu'incarnent sur la route commune ses composantes les plus authentiques, appréciées en termes ethniques et culturels.

Les savants qui ont scruté cette affirmation nationale hésitent par contre sur la date qu'il conviendrait d'assigner à sa naissance. Trois époques possibles s'affrontent sur la base de déductions historiques peu ou mal étayées par la documentation conservée puisque, bien entendu, nulle décision officielle n'a jamais instauré cette dévotion populaire. Certains font le rapprochement avec la politique religieuse de Nominoë qui promut Dol en archevêché indépendant de Tours et lui assigna six diocèses suffragants, ceux qu'il contrôlait avant les conquêtes territoriales décisives de la fin de son "règne". Plus prudents, d'autres remarquent que les invasions vikings entraînent la ruine du pays passé 874 et que pareil pèlerinage n'a pu s'organiser pour durer qu'après que l'ennemi a été chassé de façon certaine, soit quelque temps après 936 et le retour d'Alain Barbetorte dans la patrie de ses ancêtres. Comme les évêchés de Bretagne apparaissent tous ensemble pour la première fois dans un document de 990¹⁵, l'éclosion du Tro-Breiz serait contemporaine de la seconde moitié du X^e siècle. Enfin, plus circonspects, des érudits retardent au XII^e siècle les débuts du pèlerinage puisque c'est en ce siècle-là seulement que le culte collectif aux Sept-Saints de Bretagne se trouve attesté. Il aurait été par avance comme une protestation solennelle et digne contre la décision jugée inique prise en 1199 par Innocent III de restituer à Tours la primauté de Bretagne, en imposant un silence définitif sur ce sujet aux héritiers lésés de saint Samson. Quelle que soit l'hypothèse préférée, et c'est affaire de sensibilité plus que de science faute d'arguments probants en faveur de l'une ou de l'autre, l'antiquité du Tro-Breiz demeure indiscutée, tandis que saute aux yeux la cohérence humaine et mémoriale de l'espace qu'il englobe.

Un effacement dans la discrétion

¹⁵ Le 27 juillet 990 Conan de Rennes, « prince des Bretons », accomplit une donation en faveur du Mont-Saint-Michel, souscrite sur l'ordre de leur seigneur « par les neuf évêques de Bretagne » (dont trois seulement voient leurs sièges précisés) : Dom MORICE, *Preuves*, tome I, col. 350-351.

Au grand dam de ses historiens, ce pèlerinage si fréquenté au temps de saint Yves (alors se place certainement son apogée, même si Yves Hélori ne paraît pas l'avoir effectué en personne¹⁶) va s'effacer dans la discrétion la plus insignifiante. Des signes de déclin deviennent patents au XV^e siècle, en dépit de la relance qu'aurait pu lui assurer le duc Jean V en 1419 lorsqu'il se fait pèlerin à son tour, partant avec pour seul compagnon l'amiral Jean de Penhouët, en remerciement de la guérison d'une mauvaise rougeole qui l'avait longtemps cloué au lit¹⁷. Peu attentifs à cet exemple, les deux historiens médiévaux du duché, Pierre Le Baud et Alain Bouchart, n'en disent mot alors qu'ils ont bien dû encore croiser des pèlerins. Un riche particulier comme Nicolas Coëtanlem, dans son testament dicté en 1518¹⁸, s'il prévoit bien des legs pieux aux Sept-Saints, se trompe dans leur récapitulation, ajoutant à la liste traditionnelle saint Pierre de Nantes, qui n'a rien à y faire, et faisant de saint Guillaume (Pinchon, canonisé en 1247) le bénéficiaire de ses offrandes à la cathédrale de Saint-Brieuc aux lieu et place de l'évêque éponyme légitime.

Puis le silence s'appesantit¹⁹. Peut-être de dévots marcheurs placent-ils encore leurs pas au XVI^e siècle dans ceux de leurs prédécesseurs médiévaux, mais la tourmente des guerres de la Ligue, spécialement calamiteuses en Bretagne, finit d'emporter les dernières reliques de cette pratique séculaire quand la province se trouve envahie par une masse de soldats calvinistes ou luthériens²⁰. Dom Lobineau aura bien du mal à rassembler quelques renseignements sur le Tro-Breiz, qu'il ne juge même pas opportun d'utiliser en 1727 dans le corps du texte de ses *Vies des saints de Bretagne*. Son continuateur, dom Morice, n'en dit rien dans sa monumentale *Histoire de Bretagne*. Seul le père jésuite Julien Maunoir, en composant au XVII^e siècle un cantique

¹⁶ Jean-Christophe CASSARD, « Un pasteur nommé Yves Hélori », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, tome LXVII, 1980, p. 51-65. Seule parmi les centres de pèlerinages habituels, sa présence à Locronan est assurée.

¹⁷ C'est dom LOBINEAU qui rapporte cet épisode dans son *Histoire de Bretagne*, sans doute d'après des documents d'époque qu'il ne donne cependant pas.

¹⁸ François-Marie LUZEL, « Jean et Nicolas Coëtanlem », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, tome XIII, 1886, p. 251-295.

¹⁹ Une trace tardive se repère toutefois en dehors du duché. Dans un inventaire des reliques de l'église Saint-Aubin de Crépy-en-Valois (Oise) réalisé le 8 mars 1467 par l'abbé du couvent prémontré Notre-Dame de Cuissy au diocèse de Laon du nom de frère Tugdual de *Vennes*, et connu par un procès-verbal rédigé en 1626, on relève « premièrement le corps monsieur saint Papu, des sept saints de Bretagne, le corps saint Tugdual, pape, le corps saint Brioc evesque ou Brieuc ». Si le Tugdual auteur du catalogue dédouble à tort le saint fondateur de Tréguier (qui était connu à la fois comme *Tugdual* et *Pabu*), il fait encore le lien avec le septennaire du sanctoral armoricain. Cité d'après Bernard TANGUY dans le *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, tome CXXIX, 2000, page 409.

²⁰ Hervé LE GOFF, *La Ligue en Basse-Bretagne (1588-1598)*, Bégard, 1994.

breton en l'honneur des Sept-Saints²¹, a paru un temps songer à relever cet usage mémorable, mais son entreprise sera sans lendemain. Les glanes des érudits ne commenceront à restituer sa gloire fanée à l'antique pèlerinage que dans le dernier quart du siècle dernier ; le peuple, lui, se serait montré moins irrespectueux à son égard puisque certaine mendicante aurait encore, vers 1800, connu et effectué en solitaire le Tro-Breiz, si l'on en croit les confidences recueillies par Anatole Le Braz²² d'un cordier presque centenaire, dont la famille avait hébergé la pèlerine de passage dans son village du temps de la jeunesse de l'informateur.

Le contraste s'avère saisissant, romantique à souhait, entre l'importance passée d'un pèlerinage quasi national drainant des foules considérables, et l'oubli presque total dans lequel il avait chuté avant que des archéologues ne s'y intéressent. Pour une fois la fidélité bretonne, cet entêtement proverbial des fils de l'Armorique, se trouve prise en défaut ! Mais qu'importe puisque, en cherchant bien, les traces de ce passé aboli se laissent, bribes après bribes, exhumer de sous les décombres des siècles. Et, qui sait ? la braise n'est peut-être pas tout à fait éteinte au foyer déserté. Dans les tréfonds de l'âme collective, tout n'a pas été balayé de ce que la tradition savante actuelle considère comme l'une des marques les plus tangibles de la piété de nos humbles ancêtres... Des cœurs épris d'absolu et de vérité s'attellent depuis peu à ce défi, posant les jalons d'une renaissance aujourd'hui bien lancée, qui prend des accents de juste restitution aux Bretons d'une part de leur patrimoine occulté...

QUAND LE DOUTE SE FAIT JOUR...

L'analyse linguistique du discours développé par les découvreurs du Tro-Breiz et leurs émules serait à faire : elle montrerait certainement comment, à force de rapprochements topiques, de conjectures et de circonlocutions prudentes, se renforce l'évidence, posée en théorème, de l'existence et de l'importance perdue du pèlerinage breton. Le doute méthodique n'assaille jamais quant au fond ces auteurs, souvent bons et probes connaisseurs de la matière régionale au demeurant, dont les meilleurs relèvent seulement la paucité des sources disponibles, non tant pour s'interroger sur la plausibilité de leur croyance mais plutôt, par un étrange renversement des perspectives, pour mieux ancrer dans les apparences d'une scientificité respectée dans sa lettre, la démonstration d'une réalité enfouie, révélée au prix de

²¹ Joseph LOTH, *Chrestomathie bretonne*, dans les *Annales de Bretagne*, tome III, 1888, p. 407-408, et en volume, Paris, 1890.

²² Anatole LE BRAZ, *La terre du passé*, dans la nouvelle "Nanna Tro-Breiz", p. 3-26.

mille peines et de beaucoup de savoir-faire dans le maniement des trop rares indices subsistants.

Les documents sont-ils vraiment probants ?

Cette interrogation n'est pas rhétorique tant elle apparaît constituer ici le nœud du problème. Les auteurs honnêtes en conviennent : il faut attendre l'enquête en canonisation d'Yves Hélori, diligentée en 1330 à Tréguier par-devant les commissaires apostoliques ad hoc, pour découvrir enfin les premières références indiscutables au pèlerinage aux Sept-Saints de Bretagne. Quatre témoins interrogés sur sa vie y font tour à tour allusion : un familier du seigneur de Kermartin, Hamon Toulefflam, qui découvre son maître spirituel à l'agonie à son retour du voyage ; deux femmes de Lanmeur, déposant séparément, que le hasard d'une rencontre fit cheminer sur la route de Lannion avec le futur saint et qui prétendent avoir assisté alors à un miracle symbolique à son bénéfice ; l'abbé cistercien de Bégard auquel un pauvre vagabond rapporta qu'Yves ne l'avait pas laissé graisser lui-même ses souliers lorsqu'il eut appris qu'il s'apprêtait à partir aux Sept-Saints²³. Quatre occurrences de densité certes inégale puisque deux seulement émanent d'anciens pèlerins, mais toutes également irrécusables sur le fond au vu de la qualité éminente du dernier truchement. Deux témoins appelés à déposer sur les miracles posthumes obtenus à l'invocation de saint Yves se font également l'écho de cette pratique gratulatoire²⁴. La preuve se trouve donc apportée que vers 1300 le Tro-Breiz fonctionnait car on voit mal vers quelle obscure chapelle des Sept-Saints tous ces gens auraient pu diriger leurs pas, d'autant que leurs paroles situent l'entreprise bretonne sur le même plan que les pèlerinages universels vers Rome ou Saint-Jacques-de-Compostelle !

Remarquons néanmoins qu'il y a un monde entre ces déclarations authentiques et les extrapolations lyriques des thuriféraires du Tro-Breiz : c'est les forcer beaucoup qu'en déduire que des foules compactes, voire saint Yves lui-même, empruntaient le "circuit de Bretagne". En toute rigueur, l'impression serait plutôt que cette pratique de dévotion ambulatoire restait le fait d'individus isolés et assez exceptionnels : un reclus volontiers gyrovague quoique "de bonne vie" ; deux femmes seules ; un mendiant, peut-être hableur, ayant trouvé pour un soir le gîte et le

²³ Arthur de LA BORDERIE *et alii*, *Monuments originaux de l'histoire de saint Yves*, Saint-Brieuc, 1887, témoins XIX, XX, XCVII et XCVIII.

²⁴ *Idem, ibidem*, témoins CCXXII et CCXXVI.

couvert à l'asile du Minihiy ; un miraculé tiré sain et sauf du puits où il avait chuté ; une noble dame de la pieuse famille des Pestivien... Cela ne fait pas vraiment une foule en marche !

Et il y a aussi quelque témérité à extrapoler à partir de l'exemple de Saint-Patern, postérieur en gros d'un siècle aux précédents : il serait sans doute plus fondé d'estimer que la plupart des dévots²⁵ de Saint-Patern venaient honorer le fondateur de leur évêché, comme ailleurs on allait rendre visite à saint Corentin²⁶ ou à saint Paul-Aurélien... Les troncs ouverts à l'intention des gens de passage dans les sept cathédrales ne sont pas nommément des troncs aux Sept-Saints, mais des troncs destinés "aux pèlerins" en général, dont ceux du Tro-Breiz s'il s'en trouve, plus sûrement à ceux originaires des paroisses dépendant de tel ou tel siège épiscopal, assurés qu'ils sont de se ménager là grâce à leurs offrandes la protection bienveillante de leur évêque particulier. Lorsqu'il y a un autel sous le vocable des Sept-Saints comme dans la cathédrale de Quimper, encore faudrait-il faire la preuve que les donateurs de passage avaient bien l'intention de procéder de même à la suite dans chacune des six autres églises cathédrales, ce qu'aucun document ne suggère.

La circonspection s'impose donc en bonne méthode. Le Tro-Breiz a pu exister comme pratique dévotionnelle au début du XIV^e siècle, mais réduite à quelques individus un peu marginaux, comme il s'en trouvera peut-être encore à l'accomplir à l'orée du XIX^e siècle si le témoignage recueilli par Anatole Le Braz est bien recevable. Le Tro-Breiz est connu à Vannes dans les premières années du XV^e siècle. Mais il serait imprudent d'aller plus loin que ce constat en acceptant sans réserve le cliché convenu : aucun autre indice ne se révèle probant, à commencer par le pèlerinage gratulatoire de Jean V en 1419, allégué en termes vagues par dom Lobineau, que ruinerait facilement son itinéraire (reconstitué avec assez de certitude au travers de ses actes²⁷) puisque, si le duc est bien présent en Basse-Bretagne cette année-là, ses déplacements n'épousent que de très loin le périple habituel et ne respectent aucunement les "temporaires" obligés. À ce compte, chaque fois que les nécessités de l'État conduisent un duc dans la moitié occidentale de sa principauté, il accomplirait son Tro-Breiz sans le savoir... ce que fit sans doute Anne de Bretagne lorsqu'elle visita longuement son héritage en 1505, en

²⁵ Jean de LA MARTINIÈRE, « Le Tro-Breiz à Vannes... », art. cit., donne en note page 159 cinq occurrences où apparaissent les termes de « *circuitus Britanie* », de pèlerinage aux Sept-Saints « *que vulgariter vocatur Trobreiz* », preuve que cette appellation était encore connue dans la première décennie du XV^e siècle et indice que certains pouvaient encore l'effectuer dans son intégralité.

²⁶ En 1436 Eugène IV accorde des indulgences spéciales aux visiteurs lors de la fête de la Saint-Corentin d'hiver, dont le produit des aumônes est destiné à l'œuvre de la cathédrale : abbé PEYRON, « Actes du Saint-Siège concernant les évêchés de Quimper et de Léon du XIII^e au XV^e siècle », *Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie*, 1913, page 274.

passant aussi par Saint-Jean-du-Doigt et Le Folgoët... À trop vouloir prouver, le sens commun s'égaré !

Et que l'on ne m'objecte pas les dispositions testamentaires de seigneurs du XIII^e siècle²⁸ ou celles de Nicolas Coëtanlem prévoyant, parmi bien d'autres legs pieux et pour un débours somme toute minime, que leurs héritiers devraient faire porter quelques piécettes à chacune des sept cathédrales de Bretagne en vue du salut de leur âme : ces clauses prouvent simplement qu'il existait de leur temps un culte collectif aux Sept-Saints, ce que personne ne conteste, non pas qu'il convenait de les honorer chacun à la suite "*à la manière accoutumée*" (?) dans leurs sièges respectifs. La nuance est de taille, une nouvelle fois, entre la littéralité de l'écrit historique et l'interprétation extensive qu'on en donne...

Une dernière série de remarques instillera un peu plus le doute encore, bien qu'elles soient aventurées parce que reposant sur des arguments *a silentio* : il paraît d'abord curieux, connaissant les mentalités fort chicanières de ces temps, qu'aucun débat ne se soit jamais fait jour entre les sept évêques concernés ou leurs chapitres quant à la répartition du produit des aumônes pèlerines. En tant qu'église métropolitaine déchue, Dol n'aurait-elle pas pu prétendre à une part plus conséquente de cette manne au détriment de ses anciens suffragants ? Toujours dans l'hypothèse d'un pèlerinage de masse regroupant sur quelques semaines plusieurs dizaines de milliers de marcheurs des deux sexes, aurait-on pu se satisfaire des seules infrastructures hospitalières des cités d'accueil, déjà souvent engorgées en période normale ? Le point de vue des participants paraît également négligé : n'auraient-ils pas désiré laisser dans telle ou telle église un ex-voto en remerciement d'une grâce particulière ? tous, rentrant chez eux, n'auraient-ils pas souhaité rapporter une marque tangible de leur voyage, l'une de ces "*enseignes*" en métal coulé qu'on pouvait alors se procurer à Saint-Méen ou sur la tombe de Charles de Blois à Guingamp²⁹ ? Or, les textes ne disent rien d'éventuels ex-voto (les textes sont en effet notre seule source d'information sur ces objets fragiles : en général modelées en cire, ces

²⁷ René BLANCHARD, *Lettres et mandements de Jean V, duc de Bretagne*, tome I, Nantes, 1889, introduction, p. CXIX-CXXXIV.

²⁸ Guillaume Le Borgne, sénéchal du Goëlo en 1215 : dom MORICE, *Preuves*, tome I, col. 828-829. Haissia, femme de Bertrand Pagnon, en 1249 : GESLIN DE BOURGOGNE et Anatole de BARTHELEMY, *Anciens évêchés de Bretagne*, tome III, p. 112-113. Geoffroy de la Soraye en 1256 : *Anciens évêchés...*, tome III, p. 126-128. Roland de Dinan en 1303 : *Anciens évêchés...*, tome VI, p. 211-214. Malgré la relative rareté des testaments médiévaux bretons conservés, il serait intéressant de voir dans quelle proportion paraissent parmi eux les allusions aux Sept-Saints, et dans chaque cas quelle proportion de l'ensemble des legs pieux cette dévotion particulière représentait : nul doute que dans les deux cas les indices, de fréquence comme d'importance, seraient faibles.

²⁹ Pour Saint-Méen, Denis BRUNA, « La diffusion des enseignes de pèlerinage », dans *Pèlerinages et croisades*, Paris, 1995, p. 201-214. Pour Guingamp, Jean-Christophe CASSARD, « Les pèlerins à Charles de Blois : un enjeu politique dans la Bretagne de l'immédiate après-guerre de Succession », dans *L'image du pèlerin au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime*, Rocamadour, 1994, p. 25-40.

figurations réalistes ont toutes disparu de Tréguier où pourtant elles encombraient les voûtes de la cathédrale selon les actes de l'enquête en canonisation de saint Yves en 1330) et le hasard n'a pas permis la moindre découverte de la moindre médaille frappée au sceau des Sept-Saints. Voilà qui est pour le moins étrange dans le contexte des habitudes pèlerines du temps...

Sept Saints, oui, mais lesquels ?

Florian Le Roy était paraît-il³⁰ coutumier de s'indigner des usurpations d'identité dont les Sept-Saints de Bretagne devinrent les innocentes victimes à travers les âges, tant par la faute de l'indifférence populaire qui les oublia, qu'à la suite des menées de l'Église catholique pour leur substituer des saints mieux patentés au calendrier romain. Son indignation n'en reste pas moins irrecevable car elle relève de la profession de foi, indémontrable par essence : tous les groupements de saints par sept en Bretagne ne sont pas forcément les Sept-Saints évêques tombés en désuétude ! On connaît la force symbolique du chiffre sept, et cela peut suffire à expliquer nombre d'occurrences notées ici ou là dans le duché, d'autant plus incertaines dans leurs attributions qu'aujourd'hui les sept niches de telle ou telle fontaine sont vides de toute statue ! Ailleurs, là où des représentations figurées ont survécu, le désordre le plus absolu semble présider à des rassemblements de saints locaux, sans rapport évident avec les sept colonnes de la chrétienté régionale ni même entre eux. Un essai de cartographie de tous ces cultes épars et trop souvent mal connus n'apporterait rien : le quartier des Sept-Saints à Brest ne peut guère se rattacher à aucun itinéraire reconnu du Tro-Breiz...

Les Sept de Bretagne ont pourtant bel et bien existé par le passé : ils figurent comme tels dans deux vers interpolés dans la laisse 67 de la *Chanson de Roland*, (« *Piniax les guie a une vert enseingne/ il est escript as .VII. saints de Bretaingne*³¹ »), probablement du XII^e siècle ; dans un cartouche dessiné à l'encre rouge d'un *codex parisiensis* du XIII^e siècle, après la doxologie finale de la Vie de saint Ronan, avec le nom de chacun³², et pour Briec la

³⁰ Témoignage oral de Mademoiselle Ivona Martin.

³¹ Texte publié par André OHEIX, « Le culte des Sept Saints de Bretagne au Moyen Âge (notes et documents) », *Bulletin de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, tome XLIX, 1911, p. 11-22, page 12. André MOISAN, « La Bretagne, les Bretons et l'épopée française », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, tome LXIX, 1992, p. 389-417, rectifie à la note 39 de la page 399 une erreur de lecture.

³² Bibliothèque Nationale de France, ms latin 5275, f^o 63. Document découvert et publié par dom PLAINE, « Note sur les Sept Saints de Bretagne », *Revue de l'Art Chrétien*, tome XV, 1881, p. 430-437 d'une façon très fautive, corrigée par André OHEIX, « Le culte... », art. cit., page 18, qui procure la première édition fiable de ces « *Nomina VII Sanctorum Britannie* ». Généralement attribué au XIII^e siècle, ce *codex parisiensis* vient de se voir

graphie archaïque "*Briomaglus*" inscrite au-dessus de la forme courante "*Briocius*", comme "*Machutus*" est suscrit "*Maclouius*" ; sur une verrière du XIII^e siècle de la cathédrale de Dol, montrant saint Samson, revêtu du pallium, présidant l'assemblée des évêques bretons ; sur un autel sculpté de la cathédrale de Quimper à leur invocation³³ ; dans un Légendaire commun des Sept-Saints offert à son église par l'évêque de Tréguier Jean de Coëtquis (1454-1462), que le chapitre fera relire à ses frais en 1468³⁴ ; sur une image gravée sur bois et imprimée avec les *Grandes Croniques de Bretagne* d'Alain Bouchart en 1514 (ils tournent leur regard vers saint Samson, putatif archevêque de Dol et primat de Bretagne, tous les six sauf saint Patern). Cette liste est brève mais authentique. Encore faut-il en poser les limites strictes : l'énonciation du groupe sanctoral ne détaille pas ses composantes dans le premier cas ; la figuration de Quimper est perdue depuis la Révolution française ; le Légendaire de Tréguier, disparu lui aussi, regroupait leurs Vies sans nécessairement induire une prière commune aux Sept ; le texte de Bouchart ignore la gravure qui l'agrément. Il y a donc bien trois attestations écrites d'un regroupement sanctoral, trois représentations figurées (utilisant trois supports différents), mais jamais la moindre allusion à un pèlerinage. Là encore le Tro-Breiz joue à l'Arlésienne³⁵...

Le panorama hagio-toponymique se complexifie un peu plus quand entrent en scène les Sept-Saints officiels dans l'Église, à savoir les sept fils de sainte Symphorose comme à Brest, ceux de sainte Félicité-Romaine, ou bien les Sept Dormants d'Éphèse³⁶. Comment sont-ils arrivés en Bretagne ? Par superposition à des Sept-Saints autochtones (et lesquels ?³⁷) du

rapporter au XII^e siècle sur une argumentation essentiellement d'ordre paléographique : Hubert GUILLOT, « Sainte-Croix de Quimperlé et Locronan », dans *Saint Ronan et la troménie*, Brest, 1995, page 184 et suivantes.

³³ « On voit encore, dans l'église de Quimper, au côté méridional de la porte du chœur, un ancien autel dédié aux Sept-Saints, où ces sept évêques sont dépeints avec leurs attributs tirés de leurs principaux miracles, et leurs noms au bas » écrit dom LOBINEAU dans la préface de son *Histoire de Bretagne*. Si l'autel a été détruit lors d'un holocauste révolutionnaire le 12 décembre 1793, date de la Saint-Corentin, son emplacement serait encore reconnaissable sur un pilier à droite de l'entrée du chœur où un dais de pierre surmonte un piédestal vide : R.F. LE MEN, *Monographie de la cathédrale de Quimper*, Quimper, 1877, p. 190-195.

³⁴ Légendaire manuscrit perdu depuis longtemps. J.-T. TREVEDY, « Le culte... », art. cit., page 149.

³⁵ Au paragraphe 26 de la *Vie de saint Lunaire* Bernard Merdrignac a cru pouvoir déceler un possible indice de Tro-Breiz quand Lunaire ordonne à un faux lépreux, qu'il vient de frapper de cette maladie (alors que ses trois compagnons malades retrouvaient, eux, la santé) d'aller « parcourir tous les pays de Bretagne où habitent mes frères serviteurs de Dieu ». En fait cette obligation me paraît plus relever, ainsi que le suggère d'ailleurs l'auteur dans la même note de la page 168, des traditionnelles rivalités de clocher du folklore local. André CARREE et Bernard MERDRIGNAC, *La Vie latine de saint Lunaire*, Landévennec, 1991.

³⁶ Martyrisés en 252 dans la ville d'Éphèse en Asie Mineure sous l'empereur Dèce, ils se réveillèrent en 448 comme s'ils n'avaient dormi qu'une nuit. Musulmans et Chrétiens les honorent dans plus d'une centaine de lieux de culte à travers le monde monothéiste.

³⁷ Le clerc breton *Alanus de Insulis*, souvent confondu avec Alain de Lille, mentionne dans son commentaire des *Prophéties de Merlin* la venue en Armorique de saint Samson et de ses six frères jumeaux, tous devenus évêques après avoir été sauvés de la noyade à laquelle leur mère les avait condamnés à la naissance, par

fait du clergé ? Par création de cultes propres *ex nihilo* ? Par réception de la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine, favorisée par une certaine similitude dans la disposition des lieux entre la crypte du Vieux-Marché et la grotte d'Éphèse ? À moins que le processus ne soit inverse, comme le défendait Louis Massignon (1883-1962), qui tenait pour une "surimposition" des Sept-Saints aux dépens des Dormants, eux-mêmes héritiers topiques de cultes préhistoriques dédiés à des fratries de sept dieux³⁸ ?

Les sources font complètement défaut qui permettraient de trancher avec certitude, mais il est manifeste que Massignon n'eut à sa disposition pour lancer son originale entreprise d'un rassemblement islamo-chrétien dans la chapelle-crypte du *Stiffel* (la source, en breton) au Vieux-Marché³⁹, qu'un cantique breton visiblement moderne, truffé de mots français se voulant savants, imprimé chez Lédan à Morlaix dans la seconde moitié du XIX^e siècle, sans doute l'œuvre d'un prêtre pédant frotté de culture hagiographique au séminaire, en tout cas sans saveur ni spontanéité populaire. Déposé vers 1862 à la bibliothèque de la Marine à Brest par Yves Marie Gabriel Laouénan, un recueil manuscrit de cantiques en renferme une version plus ancienne, du tout début du XVIII^e siècle, collationnée par M. Du Botmeur, de Berrien, qui serait sans doute contemporaine de la construction de la chapelle en 1703 ou de sa consécration en 1707⁴⁰ : cette *gwerz* n'a que 27 strophes, soit la moitié moins que la version publiée par Lédan (en 1908 Auguste Bocher, de Duault, en donne une nouvelle version mieux au goût du jour⁴¹).

Si l'Orient propose vraisemblablement une fausse piste malgré le prestige qui entoure le grand arabisant disparu, l'Occident rentre à son tour dans le jeu comme pour mieux embrouiller le problème⁴². En fait les Sept-Saints sont bien bretons, mais ils ne sont pas forcément

l'intervention d'un digne prélat. Mais ces sept frères ne recouvrent qu'en partie les Sept-Saints classiques puisque s'insèrent dans leur liste saint Melaine et saint Guénolé (*Wasloeus*), tandis que saint Malo se trouve dédoublé en *Matutus* et *Maclovius*. Le texte est publié par André OHEIX, « Le culte... », art. cit., p. 14-16, et l'abbé Duine en a proposé une traduction, assez libre, dans *Saint Samson et sa légende*, Rennes, 1900, p. 37-39.

³⁸ Louis MASSIGNON, « La crypte-dolmen des VII Saints Dormants d'Éphèse au Stiffel (en Plouaret, puis Vieux-Marché) », *Bulletin de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, 1957, p. 116-150. Il donne une liste de vingt lieux de culte en Occident chrétien, de dix-huit en Islam, du Maroc à l'Afghanistan.

³⁹ Aurélie THEPAUT, « Le pardon des Sept-Saints. Un pèlerinage islamo-chrétien au Vieux-Marché », *ArMen*, n° 153, juillet-août 2006, p. 40-45.

⁴⁰ Donatien LAURENT, « La Gwerz des Sept Saints dormants dans le manuscrit de Botmeur (c. 1700) », *Hopala !* n° 17, juillet-octobre 2004, p. 32-42. Le site était bien connu du folkloriste Luzel, natif de l'endroit, qui en informa son compatriote Ernest Renan.

⁴¹ Fañch MORVANNOU, « Le cantique des Sept Saints remanié par Auguste Bocher », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, tome CXXVIII, 1999, p. 226-236.

⁴² L'Irlande n'ignore pas les groupements septenaires de saints : FLODOARD, *Historia ecclesiae Remensis*, IV, IX (éd. MIGNE, *Patrologie Latine*, vol. CXXXV, col. 288-291) mentionne ainsi sept frères (Petran, Gibrian, Helan, Tresan, Germain, Véran et Abran) promis à la noyade à leur naissance par leur mère, qui devinrent des saints en leur âge mûr ; idem, dans les *Vitae* de Gibrian et Tresan : James F. KENNEY, *The Sources for the Early History of Ireland*, New York, 1929, p. 183-184.

armoricains ! Leur plus ancienne attestation datable avec certitude figure dans le *Roman de Brut*, œuvre de maître Wace, un clerc normand qui mit en français en 1155 l'histoire ancienne de cette Bretagne d'Outre-mer, dont son maître était devenu le roi depuis la Conquête. Après l'épisode arthurien, Wace en vient à retracer comment saint Augustin gagna au Christ les Angles et trouva face à eux des Bretons déjà christianisés, organisés au sein d'une Église bien structurée. « *Es terres que Bretun teneient, / Ki des Engleis se defendeient, / Trova moines, trova abez, / Trova set evesques sacrez, / E trova un arcevesquié / Dunt Karliun aveit le si*⁴³ ». La charge symbolique du chiffre sept, incarnant l'idée de la perfection permise par Dieu aux hommes, se trouve redoublée dans les vers suivants du trouvère anglo-normand quand il aborde l'organisation interne du monastère de Bangor⁴⁴. À l'inverse, il paraît éminemment douteux que les Gallois aient eu sept prélats au temps de saint Augustin, et même jamais plus tard dans leur histoire...

Un groupement idiotique, sécable par dégénérescence

Concluons. Le mythe des Sept-Saints en est bien un au double sens, vulgaire et technique, du terme. Vulgairement parce que les Sept-Saints de la pseudo-tradition du Tro-Breiz n'ont jamais existé seuls et uniques en Armorique, d'autres groupements septennaires s'opérant ici ou là, sur lesquels nous restons au surplus mal renseignés vu le caractère tout local des saints invoqués par groupes de sept, voire la part d'arbitraire et de hasard qui présida à certains regroupements⁴⁵. Ces efflorescences vite évanescentes⁴⁵ ne sauraient sans abus être toutes assimilées aux Sept-Saints fondateurs et à leurs avatars, même si sans doute ce sont eux qui trônent au sommet du Menez Bré d'après une allusion plausible de la *Vie de saint Hervé*⁴⁶. Techniquement parce que dans le monde brittonique la force du chiffre sept se charge d'une puissance capable de transcender les figures qu'elle regroupe : en cela les Sept-Saints sont bien un mythe, un référent universel applicable à des individus divers quand ils apparaissent enfin par l'effet d'un

⁴³ WACE, *Roman de Brut*, édition Ivor Arnold, Paris, 2 volumes, 1938-1940, vers 13 819-13 824.

⁴⁴ *Idem, ibidem* : « A Bangor ot une abeye / Ancienement estable ; / Dionot abbes en esteit. / Prés de dous mil moines aveit / Departiz en set compaignies ; / En chascune des set parties / Aveit moines prés de trois cenz ; / Issi erent en set cuvenz », vers 13 825-13 832. « Saint Augustins demander fist / Les set evesques... » (vers 13 835-13 836). Tous les manuscrits conservés s'accordent sur ce chiffre sept.

⁴⁵ Alors que ceux du Vieux-Marché seraient Constantin, Jean, Denis, Marc, Sérafin, Gildas et Cado, ceux de Trédaniel (Finistère) seraient saints Méén, Houarnioule, Eugénie, Livertin, Mamers, Hubert et Lubin, et ceux de Josselin Bertin, Méliac, Mandé, Gobrien, Servians, Gildas et Cado : Marc DECENNEUX, *Bretagne sacrée et légendaire*, Rennes, 1996, p. 11-16. On pourrait aussi en rapprocher la légende des saints de Lanrivoaré (Finistère), fondée sur des multiples du chiffre sept que rappellent prosaïquement les sept galets disposés à la base de la croix du cimetière local.

processus d'historisation, mais le chiffre sept demeure la clef par delà la personnalisation de ses composantes. En effet les Sept-Saints de Bretagne de la *Chanson de Roland*, les sept évêques de Galles chez Wace ne sont pas détaillés : ils apparaissent anonymes, formant un tout insécable.

Ensuite, avec l'affermissement des structures épiscopales en Armorique, certains ont pu songer à leur appliquer une identité particulière, celle des sept évêques fondateurs des diocèses de la Basse-Bretagne entendue au sens large, incluant l'ancienne Domnonée orientale. Et d'autres enfin, à la charnière des XIII^e et XIV^e siècles, ainsi qu'il découle de l'enquête de canonisation d'Yves Hélori, être tentés de rejoindre à pied leurs sept sanctuaires⁴⁷ : ce serait alors seulement que le Tro-Breiz, qu'il ne faut évidemment pas confondre avec le culte séculaire des Sept-Saints, serait né, s'il a jamais existé, comme pratique dévotionnelle limitée à quelques marginaux de la foi. Au niveau paroissial, un identique processus de transformation d'un culte collectif à sept saints indistincts en une dévotion à sept personnages dotés d'un nom, voire d'une légende propre, a dû se produire, dans des circonstances encore plus obscures et sans doute plus tardives, probablement encore au XIX^e siècle à l'occasion de certaines restaurations d'édifices après les tumultes révolutionnaires ou pour mettre à l'abri des statues isolées.

Il serait bien sûr intéressant de rechercher les racines enfouies de cette dynamique particulière du sacré, soit dans les anciennes croyances des Celtes, soit aux origines mêmes de la religion chrétienne dans son substrat hébraïque. Il nous paraît en tout cas que les Sept-Saints de Bretagne figurent au Moyen Âge comme une sorte d'idiotisme sacré⁴⁸ propre à l'univers de croyance des anciens Bretons, et que leur individualisation, leur historisation n'est qu'un processus second, et somme toute secondaire, car tardif et aléatoire, qu'il s'agisse d'évêques ou d'obscurs ermites oubliés.

Une fin qui n'en est pas une

⁴⁶ Bernard TANGUY, *Saint Hervé*, Brest, 1990 donne la traduction du paragraphe 29 de la *Vita* et un commentaire page 91.

⁴⁷ Une difficulté supplémentaire surgit du fait que toutes les églises cathédrales ne sont pas ou ne sont plus (comme à Tréguier ou à Saint-Brieuc) sous le vocable de leur fondateur supposé. En bonne logique, le Tro-Breiz se trouverait de ce fait placé en porte à faux avec l'ordonnancement de la géographie ecclésiastique de la province.

⁴⁸ Comme le malheur est toujours dit "rouge" en langue bretonne (*ar malloz ruz*) ou l'enfer "froid" (*an ifern yen*). Voir à ce sujet les remarques d'Alain CROIX, *La Bretagne aux 16^e et 17^e siècles. La vie-la mort-la foi*, Paris, 1981, tome II, p. 1055-1058.

Pierre Le Baud⁴⁹ et Alain Bouchart n'en pipent mot, Nicolas Coëtanlem s'égare dans son énumération des Sept-Saints, Bertrand d'Argentré demeure muet sur leur compte et Albert Le Grand, d'ordinaire si prolixe, ne fait pas mieux en 1636 dans sa *Vie des saints de la Bretagne Armorique*, le père Maunoir n'insiste guère pour relancer leur culte, dom Lobineau les rattrape *in extremis* en 1707 dans la préface de son *Histoire* pour mieux les oublier dans l'ouvrage où ils auraient dû, logiquement, figurer à une place d'honneur : ses *Vies des saints de Bretagne* de 1732, dom Morice se tait. Le tour de table se trouve ainsi vite bouclé : les historiens provinciaux aux Temps modernes ignorent ou négligent les sept évêques fondateurs et leur pèlerinage jadis si fameux, paraît-il.

Comme aucune interdiction ne l'a frappé, c'est qu'il a disparu corps et biens, victime de cette indifférence croissante des hommes, sensible dès le XV^e siècle, et des guerres qui ensanglantent la province à la fin du XVI^e. Cet effacement ne condamne certes pas par lui-même les Bretons demeurés bons et fidèles catholiques dans l'entre-temps, ni leur clergé toujours zélé, il est le résultat déplorable de l'oubli, de la force des choses, de l'usure des temps. Par un effet de ricochet, il cautionnera sous la III^e République le labeur d'humbles érudits, agnostiques et croyants mêlés, qui s'attellent alors à sa restitution savante : le devoir de mémoire nourrit et récompense leur peine, projetant sur eux un peu de l'éclat d'un passé si fâcheusement occulté. Conscients de leur importance comme renoueurs des fils perdus de la tradition, confiants aussi dans leurs méthodes que les meilleurs maîtres de l'époque enseignent, les érudits départementaux peuvent déplorer le silence obstiné des Mauristes ou avant eux celui des chroniqueurs contemporains de l'agonie du Tro-Breiz, et regretter leur silence impalpable, ce "tout ce qu'ils auraient pu nous apprendre s'ils l'avaient voulu"... N'aurait-il pas été plus simple et plus logique de poser en principe que si ces compilateurs probes qu'étaient les historiens du duché, ces savants éminents qu'étaient les Bénédictins bretons n'en ont pas parlé, c'est qu'ils n'avaient rien à en dire ? Aucune censure ne les contraignait en effet à se taire sur ce sujet, et pourtant ils gardèrent un silence obstiné : cette mutité collective n'est-elle pas signifiante ?

Perplexité devant un pèlerinage en boucle

Quittant le domaine de la critique des témoignages pour réfléchir plus globalement à leur pertinence d'ensemble, l'économie générale supposée du Tro-Breiz me semble susciter en

⁴⁹ Les efforts d'André OHEIX, « Le culte... », art. cit., p. 19-20 pour montrer que Le Baud pourrait avoir fait allusion aux Sept-Saints dans la seconde rédaction de son *Histoire* ne me convainquent pas.

dernière analyse cinq objections majeures, dirimantes en ce sens que la vulgate reçue me paraît attenter aux fondements mêmes de l'itinérance sacrale dans la religion catholique. Vérifications faites, il ne se trouve, en effet, à travers tout l'Occident médiéval rien d'approchant :

1. un pèlerinage sans point de départ établi puisqu'on aurait pu rejoindre le chemin du Tro-Breiz à n'importe quel carrefour, en n'importe quelle cité, et l'abandonner revenu au même endroit ;

2. un pèlerinage sans destination fixe et unique puisqu'il se serait agi d'enfiler la visite des sept sièges épiscopaux. Normalement les "marcheurs de Dieu" se dirigent vers un but ultime, Jérusalem, Rome, Saint-Jacques ou n'importe quel sanctuaire renommé, quitte à faire des crochets en cours de route pour visiter d'autres centres de dévotion pas trop lointains. Mais toujours ils s'acheminent vers une étape finale, et l'atteindre constitue même l'essentiel de leur espérance dans les sacrifices ou les dangers de la voie ;

3. un pèlerinage limité à un espace "national" à l'échelle d'une province (qui plus est sans véritable légitimité ecclésiastique) puisque le Tro-Breiz aurait fait 109 lieues de circuit sans jamais déborder des frontières de Bretagne. Aucun autre pèlerinage cernant ainsi un espace politique ne se rencontre en Occident ! et la confusion entre le religieux et le national a-t-elle même un sens au Moyen Âge ?

4. un pèlerinage en boucle, alors que le symbole de la "voie directe" vers Dieu s'impose tout naturellement à la destinée humaine. Les processions autour des chapelles ou des églises lors de leurs pardons, les troménies autour d'un antique territoire monacal sanctifié par la tradition ne sont à l'évidence pas comparables en longueur ni en temps, pas plus que ne l'étaient, à l'intérieur des grands monastères carolingiens, les processions solennelles qui s'ordonnaient à certaines fêtes entre trois églises claustrales, disposées à l'image de la trinité divine, séparées par quelques centaines de mètres au plus ;

5. un pèlerinage non régulé dans l'ordre cosmique puisqu'on aurait pu l'entreprendre dans l'un ou l'autre sens, au contraire des cortèges de pardons ou des troménies qui respectent un rituel immuable de circumambulation justifié par l'usage du lieu, parfois déjà pré-chrétien, et par le sens symbolique nimbant l'Orient dans la théologie chrétienne. Si la numération des Sept-Saints dont les noms apparaissent sur le *codex parisiensis* au terme de la *Vie de saint Ronan* peut suggérer un itinéraire logique entamé à Saint-Brieuc, poursuivi par Dol, Saint-Malo, Vannes, Quimper, Saint-Pol et Tréguier, la cohérence de cette boucle disparaît complètement dans la gravure d'Alain Bouchart qui introduit successivement, en partant de la gauche vers la droite, Samson, Malo, Brieuc, Patern, Corentin, Tudual et Paul. La place de saint Samson, dans son

rôle de métropolitain, diffère d'une liste à l'autre, quoique sa prééminence se retrouve affirmée sur le vitrail de Dol du XIII^e siècle où il préside, chez lui, revêtu du pallium, une réunion de ses six pseudo-suffragants, que le maître imagier ne cherche pas à identifier un à un. Ces errements iconographiques ne militent guère en faveur de la stabilité de principe attendue de tout rituel ambulatoire.

Les implications pratiques de ces cinq objections sont, en les reprenant l'une après l'autre, que le clergé aurait eu bien du mal à organiser une cérémonie de séparation pour le pèlerin en partance comme c'était la règle quand on s'agrégeait à l'*ordo peregrinorum* ; que les pèlerins se seraient croisés dans la plus grande confusion sur leurs routes sans aller ni retour ; que la symbolique forte du voyage vécu comme progression vers Dieu aurait été émoussée dans la dilution des objectifs à rejoindre comme dans l'indifférence aux orientations directrices prises. Tout ceci est totalement contraire à la culture et à la sensibilité profonde des hommes d'Église, fussent-ils bretons ! Et dire que ce pèlerinage circulaire est unique, à l'image de l'irréductible personnalité de notre vieille péninsule, n'est pas un argument⁵⁰... Bref, le Tro-Breiz des foules ne cadre ni avec ce que l'on connaît d'une pastorale fondée sur une prédication plus ou moins savante, ni avec les formes d'accès au sacré recherchées par le commun des fidèles dans les abords immédiats de leur paroisse lors des fêtes calendaires de tradition locale.

En tant que phénomène social, le pèlerinage médiéval aux Sept-Saints se heurte à mon sens à trop d'incohérences constitutives et à trop d'insuffisances documentaires pour que sa réalité puisse être retenue. Le diagnostic me semble devoir tomber sans appel : il s'agit d'un mythe historiographique. Comme pratique individuelle et discontinue, il convient par contre de ménager une place au possible, dans des bornes numériques étroites cependant.

LA PRISE DE GREFFE D'UNE AFFABULATION SAVANTE

Ce qui précède ne se veut pas une attaque en règle contre une pratique révolue, éclosée en des siècles obscurantistes, dont l'historien rationaliste se plairait à dresser le catalogue des incongruités et des errements. La polémique n'entre pour rien dans mon projet car elle serait stérile et hors d'âge⁵¹ : j'ai seulement essayé de relire, en le contrôlant au plus près, un dossier

⁵⁰ La propagande des rois de France, pour ne citer qu'eux, qui ne manquait pourtant ni d'habileté ni de moyens de persuasion, n'a jamais songé à organiser un pèlerinage national dans le circuit du royaume comme l'aurait été le Tro-Breiz, pèlerinage "national" du duché des Montforts... Colette BEAUNE, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985.

⁵¹ Ce que ne semble pas avoir compris Philippe Abjean, polémiquant sur « la myopie de l'historien » (Jean-Christophe Cassard en l'occurrence) dans *Le Télégramme* du 13 mars 1996, au lendemain de l'annonce d'une

documentaire trop souvent et trop vite traité sur le mode du psittacisme par des auteurs qui l'ont abordé soit en passant, soit s'y sont attachés de façon passionnelle, ou bien n'y ont vu qu'un prétexte à aimables digressions érudites. Leurs comportements méritent toutefois de retenir l'attention, d'autant que cette gerbe d'écrits assez disparates trouve depuis 1994 une amorce de concrétisation, inattendue pour les uns, inespérée pour les autres.

Érudition locale et tourisme archéologique

L'histoire du Tro-Breiz est tout juste centenaire⁵² : l'abbé Luco fait figure de précurseur isolé en 1874, puis la vague s'enfle des apports de quelques archéologues⁵³, mais ce sera dans les années 1895 que cette aventure intellectuelle prendra son envol véritable. Un érudit quimpérois, Julien-Toussaint Trévédy, ancien président du tribunal d'instance (1830-1908), en sera le maître d'œuvre incontesté, relayé dix ans plus tard par deux autres passionnés d'histoire et d'archéologie finistériennes⁵⁴. D'une certaine manière, ses promoteurs sont des marginaux de la science historique s'adonnant à leur hobby (la redécouverte, la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine rural de la vieille Bretagne) et non des idéologues : vrais amateurs, désintéressés, ils ne se rattachent à aucune école précise et ne paraissent pas animés d'un quelconque souci de prosélytisme religieux⁵⁵ (l'inversion des termes titrant l'article du chanoine Abgrall est révélatrice à cet égard en ce qu'elle accorde une sorte de prééminence à la voie romaine sur le chemin de

conférence publique (à laquelle il n'assista d'ailleurs pas, ce qui rend difficile la discussion d'une argumentation ignorée...).

⁵² Et la fortune de l'appellation Tro-Breiz aussi. Au Moyen Âge on aurait plus volontiers parlé de "Voyage aux Sept-Saints de Bretagne".

⁵³ R.-F. LE MEN, *Monographie de la cathédrale...*, op. cit., p. 190-195. François-Marie LUZEL, « Note sur le pèlerinage des Sept-Saints de Bretagne », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, tome XIII, 1886, p. 296-300 (Ernest RENAN, « La légende des Sept Dormants en Bretagne », *Mélusine*, n° 1, 1878, p. 204-205). Chanoine GUILLOTIN DE COURSON, *Mélanges Historiques*, tome II, p. 303-306 : « Le pèlerinage des Sept-Saints de Bretagne ».

⁵⁴ Chanoine ABGRALL, « Étude de la voie romaine et du Chemin de pèlerinage des Sept Saints de Bretagne entre Quimper et Vannes », *Bulletin archéologique de l'Association Bretonne*, 1905, p. 111-124. Louis LE GUENNEC, « Le chemin du Tro-Breiz entre Saint-Pol-de-Léon et Tréguier », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, tome XXXIII, 1906, p. 247-281. En pratique ces deux *cicerone* finistériens ne s'aventurent guère au-delà de la frontière départementale, Le Guennec renonçant même à poursuivre après Lannion atteinte en quelques lignes depuis Plestin et le Douron !

⁵⁵ Si Trévédy conclut son article du *Bulletin de l'Association Bretonne* par plusieurs "vœux" adressés aux autorités ecclésiastiques et les pressant de veiller au rétablissement des Sept-Saints dans leurs anciens lieux de culte ou, à tout le moins, à l'installation d'une *memoria*, il semble qu'il soit moins animé d'un souci apologétique que désireux de pérenniser une pratique ancienne ramenée à la lumière du jour par l'archéologie. Cet érudit trace un premier bilan, mitigé, de ses efforts dans « Culte collectif des Sept-Saints de Bretagne », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, tome XXVIII, 1901, p. 8-28.

pèlerinage !). Si tant est que l'on accepte le concept de "bretonisme"⁵⁶, ils arrivent une génération après les fondateurs de la nouvelle école historique bretonne des La Borderie et Aurélien de Courson, et n'entretiennent avec ses pères que des relations de déférence discrète puisque l'objet même de leurs soins est moins la résurrection de la Bretagne ancienne que les joies simples et saines de l'érudition départementale. Marcheurs infatigables et vélocyclopédistes intrépides, ils traquent et débusquent le passé jusque sur les plus humbles monuments, que Le Guennec crayonne non sans talent, ou dans ces notes généalogiques auxquelles il se laisse volontiers aller. Même le chanoine Abgrall, s'agissant du Tro-Breiz, agit moins en ecclésiastique qu'en touriste averti (il fait d'ailleurs allusion dans son texte au *Touring Club de France* !), soucieux de procurer au promeneur un guide bien informé des curiosités à visiter lors de ses excursions à travers la campagne cornouaillaise.

Cette neutralité d'intentions, cette gratuité de service rendent acceptable par tous l'existence de routes porteuses du souvenir d'un pèlerinage médiéval, facilement confondues avec un itinéraire de promenades commentées au long des antiques voies romaines, dont on sait de quelle passion leur traque fit l'objet au siècle dernier. Les haltes ménagées sont autant de sites charmants à découvrir, dans lesquels bruit encore un passé rehaussé d'art campestre tout d'harmonie avec la nature environnante, où survit un mode de vie paysan en plein accord avec l'esprit des lieux. Rien ne saurait troubler la quiète sérénité des bocages parsemés de calvaires et de chapelles, habités de coiffes volatiles et de moissonneurs courageux, là où s'exprime au mieux cette "âme bretonne" que Charles Le Goffic finit de chanter depuis son fauteuil de l'Académie française. Comme l'Église abandonne ces plaisirs innocents aux visiteurs d'un jour sans songer à réclamer son dû spirituel, ses adversaires même peuvent tomber sous le charme bucolique des relais du pèlerinage de jadis sans craindre de lui faire allégeance. Tous s'accordent à admirer en ces endroits perdus les ultimes fragrances d'un monde en train de disparaître, et qu'il conviendrait de sauvegarder dans la mesure du possible. La fierté provinciale pousse dans le même sens : il faut à la Bretagne un pèlerinage comparable au Mont ou à Rocamadour afin de combler le vide médiéval d'avant Saint-Anne-d'Auray. Enfin, dans ses ambiguës velléités sous Vichy d'accueillir un enseignement de la matière régionale, l'école fait bon visage au Tro-Breiz, qui figure dans le *Manuel d'histoire de Bretagne*⁵⁷ d'Armand Rébillon pour l'enseignement du second degré.

⁵⁶ Jean-Yves GUIOMAR, *Le Bretonisme. Les historiens bretons au XIX^e siècle*, Rennes, 1987.

⁵⁷ Rennes et Quimper, 1944, page 24. Sous la signature de C. DANIO, le mouvement breton avait fait paraître quelques années auparavant l'*Histoire de notre Bretagne* qui faisait également référence au Tro-Breiz.

Après le second conflit mondial, alors que tout ce qui s'affiche breton paraît suspect, Florian Le Roy peut faire paraître en 1950 son livre qui propose un guide complet du Tro-Breiz en sept étapes commentées. Synthèse tout à fait complète des connaissances réelles ou supposées sur le sujet, cette œuvre est assez remarquable grâce au style alerte d'un journaliste qui sait écrire et faire oublier une langue un peu trop maniérée. On ne pourra en dire autant du dernier historiographe du voyage aux Sept-Saints, Charles Mendès, un magistrat rennais à la retraite, dont la compilation s'avère bien lourde et trop souvent naïve ou maladroite. Une diffusion confidentielle, à compte d'auteur dans un premier temps⁵⁸, sanctionnera ces vices de forme, mais qui s'inquièterait encore dans les années 1978 d'un pèlerinage aussi oublié ? Le débat politique et historiographique est ailleurs : un consensus général, à peine troublé par les rectifications de détail proposées par cet amateur, règne sur cette affaire qui n'est plus qu'un lieu commun vraiment très marginal dans les préoccupations du monde historien. À défaut d'être tout à fait enterré depuis les écrits pionniers de Trévédy, le Tro-Breiz sommeille paisiblement dans les guides touristiques les plus récents, ou dort carrément, enfoui au fond des numéros anciens, rarement feuilletés, des confidentielles revues périodiques des sociétés savantes...

Vers la cristallisation d'un nouveau haut lieu du sacré ambulateur ?

L'idée d'une relance possible du Tro-Breiz n'est pas tout à fait neuve : dès l'immédiat après-guerre 14-18, le chanoine Le Roy, de Quimper, l'agita mais ne put la réaliser en personne⁵⁹. Après lui, d'autres ecclésiastiques et des pèlerins anonymes se lancèrent dans l'aventure, seuls ou par petits groupes, à pied pour la plupart, quelques-uns empruntant l'autocar dans les années 1970 pour un périple de cinq jours, agrémenté de stations à Nantes et à Rennes⁶⁰... La connotation religieuse de toutes ces initiatives, demeurées mal connues faute d'une organisation officielle, semble indéniable, au contraire de certains "Tro-Breiz" qui ne furent que prétextes à promenades artistiques ou à randonnées de découverte à travers la vieille province.

L'impulsion décisive prend corps enfin à l'été de 1994, lorsque, répondant à l'initiative de l'association « Les chemins du Tro-breiz », les nouveaux pèlerins quittent le parvis de la cathédrale Saint-Corentin pour rallier celle de Saint-Pol-de-Léon : leur voyage prend fin en l'an

⁵⁸ Charles MENDES, *Au sujet du "Tro-Breiz"*, Rennes, 1978, chez l'auteur, 200 exemplaires tirés. Seconde édition, revue et augmentée, en 1991.

⁵⁹ Voir la brochure *Tro-Breiz. Pèlerinage des Sept Saints de Bretagne* disponible vers 1925 chez le chanoine Le Roy et reproduite dans Charles MENDES, *Au sujet...*, *op. cit.*, p. 252-268 (avec deux excursions complémentaires vers Notre-Dame du Roncier et Sainte-Anne d'Auray).

2000 (le millénarisme est-il tout à fait mort ?) quand leur caravane retrouve Quimper après avoir visité Tréguier, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Dol et Vannes. Le succès rencontré par cette renaissance pédestre s'avère incontestable (environ 600 marcheurs en 1994, près de mille inscrits l'année suivante, entraînant la décision de limiter à 1200 les inscriptions pour 1996) grâce, en partie, à une couverture de presse abondante (nombreux articles de présentation dans les journaux régionaux, reportages télévisuels, diffusion de deux vidéocassettes, etc.) relayée par la parution d'un livre *Le chant du Tro-Breiz*⁶¹ dont la publicité se retrouve jusque sur les étiquettes de « l'eau de source des Monts d'Arrée »... et l'adoption d'un hymne officiel dû au talent du jeune chanteur santécois Denez Prigent. Ainsi démultiplié par le biais des techniques modernes de communication et soutenu par le lancement de huit « fraternités », reliées entre elles, depuis novembre 1995, par un bulletin mensuel dont le premier numéro fut tiré à 1500 exemplaires, le Tro-Breiz contemporain rencontre une audience sans doute inespérée par l'association basée à Saint-Pol-de-Léon qui s'en est fait la cheville ouvrière⁶², avec le soutien plus ou moins actif⁶³ des municipalités traversées et de nombreuses associations de bénévoles comme les Scouts de France.

Après deux excursions hors des chemins supposés traditionnels (afin de rallier Landévennec et son abbaye en 2001, puis l'an d'après à travers le Pays de Galles d'où provenaient beaucoup des « saints patriotes » de l'Armorique bretonne), une deuxième boucle est amorcée à Saint-Pol-de-Léon en 2003, qui verra son achèvement au même lieu en août 2009 : devraient les y attendre les sept premières des mille statues de granit devant peupler dans les prochaines années la Vallée des Saints en gestation... Enfin, dans un tout autre domaine, en 2003, la parution d'une bande dessinée, elle-même partie intégrante de la série *Vasco* appréciée des amateurs d'histoire, vient conforter encore la croyance commune en

⁶⁰ Charles MENDES, *Au sujet..., op. cit.*, page 211 (mentions diverses extraites de *Ouest France*). Lors d'une conférence le 1^{er} février 1995 au Patronage laïc Guérin à Brest, plusieurs témoignages en ce sens m'ont été apportés de Tro-Breiz réalisés en individuels par des marcheurs anonymes.

⁶¹ Yves-Pascal CASTEL, *Le chant du Tro-Breiz*, Quimper-Brest, 1995 (ce livre contient p. 59-100 le carnet de route tenu par ce prêtre lors d'un pèlerinage en 1962).

⁶² Une association concurrente (« Route historique du Tro-Breiz ») est née depuis à Saint-Brieuc, éditrice d'un guide publié à 50 000 exemplaires et diffusé en six langues par l'intermédiaire des Offices du tourisme de la région. Ce guide semble conçu à destination d'un public différent, plus enclin à circuler en voiture ou en car qu'à pied. D'un début de polémique entre ces deux organismes, *le Télégramme* se fait l'écho les 22 et 23 février 1996. Les deux associations peaufinent par ailleurs chacune leur projet de balisage des chemins du Tro-Breiz...

⁶³ La presse s'est fait l'écho de la froideur des municipalités de Lannion et de Tréguier en 1995, qui soupçonnaient d'intégrisme les organisateurs du Tro-Breiz.

l'intégrant comme une évidence à un imaginaire transfert des reliques de saint Yves depuis Vitré (!?!) vers Tréguier en 1349 sur les chemins approximatifs du Tro-Breiz⁶⁴...

La forme et le fond de cette entreprise éclore sur les travaux des érudits de la fin du siècle dernier appellent quelques constats de la part de l'historien plus familier des usages médiévaux :

1. la dimension pénitentielle et indulgentiaire est absente des intentions affichées par ses promoteurs. Il ne s'agit plus de gagner son Paradis à force de cheminer le bourdon à la main et la besace au côté dans des conditions pénibles, proches de la mortification, même si certains participants peuvent décider de partir à la suite d'un vœu ou d'une résolution personnelle, qui ne s'inscrivent toutefois pas dans un projet collectif explicite⁶⁵ ;
2. le pèlerinage n'est plus réservé aux seuls Bretons : quoiqu'il soit difficile de proposer des chiffres précis en ce domaine, les différentes estimations journalistiques font ressortir une importante participation de Français de toutes les régions, voire d'étrangers, de l'ordre de 40 % du total des "pèlerins" enregistrés officiellement ;
3. pour des raisons de sécurité, de logistique et de découverte patrimoniale, le Tro-Breiz moderne ne prétend pas respecter dans ses étapes l'exact chemin ancien⁶⁶. Seul l'essentiel est sauvegardé dans le principe : les étapes terminales aux sept sièges épiscopaux. Le reste de l'itinéraire apparaissant décidé en fonction des opportunités locales d'hébergement, des facilités de déplacement d'un groupe aussi important et des visites de sites à effectuer. Force est de constater que le souci d'une reconstitution à l'identique, si important dans la reconstruction des "vieux gréments" pour ne citer qu'un autre exemple patrimonial, n'anime pas les organisateurs ;
4. la dimension culturelle (concerts, *festou noz*, animations diverses), totalement absente de la tradition médiévale, prend maintenant une place importante, tandis que la dimension religieuse se réduit à l'assistance, facultative, aux offices matinaux et aux encouragements, d'intensités variables, du clergé. En particulier, durant la marche, les drapeaux bretons s'affichent

⁶⁴ Gilles CHAILLET, *Le dogue de Brocéliande* (n° 20 de la série Vasco), Bruxelles, 2003, p. 10, 13, 19 et 26. Richard du Périer, l'évêque de Tréguier, présente ainsi son projet à la page 13 : « Notre procession suivra le trajet traditionnel du Tro Breiz. Je veux qu'elle soit une fête pour tous les Bretons ! Tous pourront se joindre à notre cortège et escorter saint Yves vers sa dernière demeure ». En fait, le cortège parti de Vitré passe par Fougères puis Dol avant de se faire intercepter par les Anglais du Grand-Fougeray avant Dinan, tandis que le véritable chef de saint Yves traverse la forêt de Brocéliande sous la garde du héros, avant de disparaître de l'abbaye de Paimpont où Vasco s'était arrêté de nuit... Il restera ainsi six années durant caché dans une anfractuosité de la fontaine de Barenton, tant il est vrai que Yves Hélori avait percé les secrets du Graal...

⁶⁵ Un identique changement de « clientèle » est également à l'œuvre sur les chemins de Compostelle, de jeunes retraités se substituant aux jeunes adultes qui les fréquentaient aux temps Modernes : Dominique JULIA, « Identité pèlerine, identité du passage », dans *Identités pèlerines* (Catherine VINCENT dir.), Rouen, 2004, p. 229-247, spécialement p. 236-237.

bien plus nombreux que les signes visibles de la religiosité catholique (les bannières d'une trentaine de saints bretons, apparues en 1995 pour guider les diverses escouades de marcheurs dans leur progression) tandis que les cantiques ne sont repris que par de petits groupes de convaincus. Dans une large mesure, le Tro-Breiz est devenu une procession laïque à l'image de la société qui lui assure son audience ;

5. en conséquence, la foule drainée sur les chemins estivaux apparaît composite. Trois publics principaux la forment⁶⁷ : celui des simples randonneurs avides de découvrir des pistes non encore jalonnées par les GR ; celui des amoureux de la Bretagne désireux de "se ressourcer" en pénétrant des zones rurales bretonnantes préservées des profanations induites par la modernité technique, demeurées ainsi plus "authentiques" à l'abri des grands axes de communication ; celui des catholiques convaincus qui vivent leur participation comme un véritable pèlerinage, en général des croyants assez proches des milieux intégristes⁶⁸ ou charismatiques (l'initiative du projet reviendrait, entre autres, à un prêtre breton, Dominique de Lafforest, aujourd'hui membre de la communauté de l'Emmanuel à Bruxelles, et bien connu jadis du grand public finistérien sous son nom de plume de Keranforest pour ses articles du *Télégramme* sur le patrimoine bâti des campagnes), d'où les réserves initiales de la hiérarchie diocésaine et de certains membres du clergé paroissial jusqu'à la réception d'un message de soutien du pape Jean-Paul II à l'arrivée à Saint-Pol-de-Léon en 1994⁶⁹...

6. il est probable, enfin, que dans les années à venir la part du religieux ira se renforçant, le prosélytisme catholique des inspireurs trouvant là un terreau fécond pour se déployer et gagner des âmes en recherche⁷⁰ (et, dans une moindre mesure, le prosélytisme du mouvement

⁶⁶ Une quinzaine de marcheurs bretonnants issus du centre Minihy Levenez, sous la direction spirituelle du Père Job an Irien, accomplit le Tro-Breiz à l'été de 1995 dans des conditions de reconstitution plus réalistes, en un mois, retrouvant les anciens chemins dans la mesure du possible.

⁶⁷ « Les gens participent bien sûr dans l'optique du pèlerinage. Mais d'autres viennent seulement pour l'aspect randonnée ou pour la découverte du patrimoine breton. Pour certains, c'est aussi l'opportunité de vacances pas cher et pour rencontrer des gens. Marcher ensemble, cela crée des liens » : déclaration de Philippe Abjean, président de l'Association du Tro-Breiz nouvelle formule, à l'hebdomadaire *Le Trégor*, n° 606, 10-16 août 1995.

⁶⁸ Claudine Dupont-Tingaud, parisienne de naissance mais « Bretonne d'adoption depuis vingt-cinq ans par choix », responsable du Front National pour le sud Finistère, déclare au journal *Présent* du 19-25 octobre 1995 s'adonner à trois passions, dont le Tro-Breiz : « une marche "spirituelle" sur les traces et dans les pas de ceux qui nous ont précédés sur cette terre qui fut, jadis, celle des prêtres et des combattants de la croix. Une marche d'espérance pour ceux qui nous suivent dans notre foi en l'avenir de la Bretagne comme de la France ».

⁶⁹ Yvon TRANVOUEZ, « Un symptôme religieux : le *Tro Breiz* moderne », dans *Idem, Catholiques en Bretagne au XX^e siècle*, Rennes, 2006, p. 223-226 (reprise actualisée d'une contribution du même titre à Alain CROIX dir., *Bretagne 2100. Identité et avenir*, Rennes, 2001, p. 56-61).

⁷⁰ Une série de reportages, proposée à la rédaction de la revue *ArMen*, est interrompue après la première parution suite à des protestations de lecteurs quand elle se révèle être d'inspiration "intégriste" : Gaële de LA BROSSE, « En route pour le Tro-Breiz. De Saint-Paul (sic)-de-Léon à Tréguier », *ArMen*, n° 98, septembre 1998, p. 48-55 – et la mise au point de la rédaction au numéro 101, mars 1999, page 58.

breton ?). La rentrée dans Quimper en l'an 2000 sera vécue comme une sorte d'apothéose des retrouvailles entre la Bretagne et la foi, *feiz ha Breiz...* au point d'entraîner la reprise de la boucle dans une seconde édition démarrée en 2003 après une décevante tentative de retrouvailles avec le Pays de Galles des origines sanctorales !

Les similitudes avec le soi-disant Tro-Breiz médiéval apparaissent en définitive moins nombreuses que les différences d'esprit et de manière : c'est que la société a changé entre-temps, le spirituel s'y est estompé, son relais étant assuré par un tourisme que l'on dit intelligent, "culturel" : un tourisme de la découverte de l'autre, de sa culture et de son cadre de vie, ici et ailleurs. Le vieux pèlerinage imaginé par les érudits de la fin du siècle dernier, exhumé des bibliothèques après un siècle de sommeil tranquille, n'est guère plus qu'une appellation générique dans tout cela⁷¹. Au prix d'une dénaturación au moins partielle de son mythe, est en train de naître un "tour de Bretagne" qui paraît avoir trouvé son rythme comme son public presque un siècle après le lancement réussi de son illustre cadet, le "Tour de France" cycliste imaginé en 1903 par Henri Desgrange et son journal "L'Auto"...

⁷¹ Une semblable révision affecte aussi le célèbre pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle en Galice, au moins quant au nombre des pèlerins à l'époque médiévale : Denise PERICARD-MEA, *Compostelle et cultes de saint Jacques au Moyen Âge*, Paris, 2000. Cette historienne a entrepris d'établir un dictionnaire biographique de tous les marcheurs repérés : pour le moment, leur nombre monte à environ un millier, originaires de l'Europe entière. Déjà ils n'étaient que 115 pèlerins à avoir été repérés pour avoir demandé à franchir la frontière du royaume d'Aragon entre 1380 et 1422 : Jeanne VIEILLARD, « Pèlerins d'Espagne à la fin du Moyen Âge », dans *Homenatge a Antoni Rubio e Lluch*, Barcelone, 1936, tome II, p. 65-300.